

Marie-Claire Pasquier

Assises, treizième édition

Nos XIII^e Assises en Arles : de belles Assises en vérité, disons-le sans fausse modestie. Riches, équilibrées, largement suivies. Un rituel immuable (c'est tautologique) veut que nos activités soient distribuées entre trois lieux. La séance inaugurale, en présence du maire d'Arles, a lieu dans la belle salle d'honneur de la mairie (elle était bondée, record d'affluence. Un premier décompte fait apparaître qu'il y avait vingt pour cent d'inscrits supplémentaires par rapport à l'année dernière). Le deuxième et le troisième jour, nous alternons entre l'église du Méjan, au bord du fleuve (refaite à neuf, nous avons eu à nouveau accès au premier étage), et l'espace Van Gogh, lieu de charme et de mémoire, qui abrite le Collège et sa bibliothèque et où se déroulent les différents ateliers. Nous sommes également accueillis, le premier soir, dans la vaste Salle des fêtes, de l'autre côté du Boulevard des Lices, pour un « buffet » prolongé que nous nommons entre nous, pour rire, le « banquet républicain ».

Samedi à 15 heures, donc, monsieur Michel Vauzelle, maire d'Arles, nous accueille et, moment d'émotion, (selon l'expression consacrée mais, en l'occurrence, adéquate) Yusuf Vrioni, le traducteur d'Ismail Kadaré, qui fit ses études en France et passa plus de douze ans en prison en Albanie comme soi-disant « agent de l'étranger », est fait « citoyen d'Arles ». En 1993, Jusuf Vrioni était venu, avec Ismail Kadaré, participer à une table ronde et animer un atelier d'albanais. Ce fut une joie de revoir, sous ces heureux auspices, ce monsieur en écharpe rouge, d'une exquise douceur. Jean Guiloineau, président d'ATLAS, remercie tous ceux qui ont rendu possible la tenue de ces Assises : la liste en est devenue impressionnante. Il rend hommage à notre ami François Xavier Jaujard, traducteur, membre fondateur d'ATLAS, secrétaire général du prix Nelly-Sachs, directeur des éditions Granit, disparu

à l'âge de cinquante ans il y a quelques mois. Chaque fois que nous nous retrouvons dans cette salle d'honneur, nous sommes nombreux à évoquer aussi la présence lumineuse de Laure Bataillon (son mari Philippe est fidèlement avec nous) et de Françoise Campo-Timal.

Puis Yves Bonnefoy, invité d'honneur de ces Assises, et à qui le reste de la journée est consacré, ainsi que deux ateliers dimanche et lundi, fait une magnifique conférence, très écrite, très pensée. Il nous rappelle que la signification n'est *pas* ce qui constitue un poème. Nous commençons par aimer un poème sans savoir ce qui y est dit, en pressentant quelque chose à la fois d'évident et d'énigmatique, nous nous laissons envahir de façon immédiate par sa part sonore, sa musique, « le beau son ». Yves Bonnefoy invite le traducteur à suivre librement, hardiment, sa voie dans le texte. Il doit se laisser prendre naïvement, immédiatement, par cette musique du texte, il faut qu'elle éveille en lui le même « état chantant ». Le « traduire » est sans cesse en cours et révèle peu à peu la pluralité (ou la polysémie) du texte original. C'est à tort, dit-il ensuite, qu'on associe la poésie à l'irraison, aux rêves, aux « illuminations ». Bien au contraire, elle dégage la Raison des brumes de la parole fantasmatique, et le traducteur doit contribuer à cette tâche. Enfin, il termine en dénonçant, sans le nommer, le pluriculturalisme. Il s'élève contre « ces idéologies qui découragent la raison », contre ce qu'il appelle une forme moderne et sophistiquée du racisme, qui consiste en une acceptation non critique des autres, consentant à leurs mythes et à leurs mirages, par une forme pernicieuse d'indifférence.

La table ronde qui suit est dirigée par Claude Esteban, poète lui-même et traducteur de l'espagnol (Quevedo, Borges, Lorca). En ouverture, il déclare que par la traduction, le poème nouveau qui apparaît est pour le poète une source d'expérience au cœur de sa propre expérience d'écriture. Michael Edwards, qui enseigne la littérature à l'université de Warwick, évoque les problèmes de prosodie qui se posent différemment en anglais et en français, le pentamètre anglais n'ayant pas connu le processus qui a mené le vers français d'une règle très stricte à un assouplissement progressif. Il envie à notre langue son *e muet*, « battement infiniment variable du vers ». Cesare Greppi, poète lui aussi, rappelle que le poème en prose n'existe pas en italien, ce qui peut poser un problème au traducteur par « manque de tradition ». Friedhelm Kemp, allemand, de la même génération que Bonnefoy, et que celui-ci semble tenir en haute estime, évoque son propre parcours d'amoureux, depuis l'enfance, de la poésie française. De façon un peu polémique, mais qui plaît au public, il affirme : « La théorie de la traduction ne m'a pas occupé outre mesure. » Parle ensuite Jan Mysjkin qui,

belge, traduit Bonnefoy en néerlandais, puis le traducteur japonais. Entre parenthèses, traduire du Bonnefoy en japonais, il paraît que ça n'est pas du tout évident. Nous avons bien compris le problème exposé par monsieur Sigeru Simizu même si, reconnaissons-le, nous manquions d'éléments pour apprécier à sa juste valeur la « solution » qu'il préconisait, gestes à l'appui. Ensuite Ahmet Soysal, traducteur turc, présente un beau texte très « écrit » (dont les gens murmuraient ensuite : il est plus Bonnefoy que Bonnefoy lui-même). Il parle de la finitude de la traduction, de la « blessure d'une finitude assumée ». Enfin, seule femme de cette table ronde, Elsa Cross, venue du Mexique, qui vient de faire paraître dans son pays une anthologie de la poésie de Bonnefoy.

Je peux difficilement rendre compte avec une totale objectivité de la conférence dont on m'avait chargée sur « François-Victor Hugo, traducteur de Shakespeare ». En toute subjectivité, donc, je dirai ceci. Avec un enthousiasme de néophyte, j'ai découvert un trésor. Journaliste de formation, et ne sachant pas l'anglais au départ, mais avec une solide culture d'helléniste et de latiniste, François-Victor Hugo a consacré douze ans de sa vie à cette tâche gigantesque : traduire les œuvres complètes de Shakespeare. Et pour mener à bien ce travail, il est resté, de 24 à 36 ans, en exil à Jersey puis Guernesey aux côtés de son père, le céléberrissime « pérississime » – affectueux et possessif, Victor Hugo. J'ai découvert qu'en plus de ces traductions il avait, en quinze volumes regroupés par « thèmes », écrit près de mille pages d'introductions, très inspirées, romantiques, hugoliennes, qui n'ont pas été reproduites après les deux premières éditions. Je parlais de l'idée reçue selon laquelle ces traductions étaient « datées ». À les fréquenter par la lecture, je les ai découvertes d'une étonnante fidélité, et, bien souvent, modernes et hardies dans leur parti de ne pas « expliquer » ou « franciser » Shakespeare (contrairement à un Gide, par exemple, et ancêtre en cela de Jean-Michel Déprats – Jean-Michel Déprats qui m'avait fait l'amitié de venir m'écouter). Et mon sentiment est que, à se tenir en dehors des contingences de la scène de son époque, François-Victor Hugo a préservé une théâtralité « virtuelle » du texte shakespearien, lui qui partageait avec son père un sens « visionnaire » de l'univers. Dans l'église du Méjan, j'ai été très heureuse de sentir le courant de sympathie qui passait entre la salle et moi.

La table ronde dirigée par Bernard Hoepffner et consacrée à « La traduction du roman irlandais contemporain » regroupait quatre traducteurs : Michèle Albaret-Maatsch, Marc Amfreville, Anna Gibson et Georges-Michel Sarotte qui ont traduit respectivement John Banville, Briege Duffaud, Colm Tòibín et John MacGahern. Bernard Hoepffner, traducteur

de Synge, a ouvert la discussion sur les difficultés de traduction que pose la spécificité de la culture irlandaise. Le problème central s'est révélé être : comment restituer la part de l'implicite ? En gros, deux positions s'affrontaient : celle qui consistait à vouloir garder le plus possible « l'étrangeté du texte », à laisser les mots en gaélique « comme des petits cailloux noirs qui brillent » (Anna Gibson), et celle qui préfère « sous-titrer le texte » par des notes, afin de donner au lecteur français autant que faire se peut la même somme d'informations que celle dont dispose le lecteur irlandais (position soutenue par Georges-Michel Sarotte). Le débat reste ouvert, et dépasse le seul cas de la littérature irlandaise.

Lundi matin, la traditionnelle Table ronde ATLF s'intitulait « En français dans le texte », elle était animée par Albert Bensoussan, écrivain et grand traducteur de littérature espagnole d'Amérique latine. Dans quelle mesure l'esprit ludique, les idiolectes, les néologismes, les écarts de la langue qui sont le fait des écrivains, peuvent-ils être repris par les traducteurs sans se faire taper sur les doigts par les éditeurs ? Est-il possible de préserver le même coefficient d'étrangeté et de transparence que dans le texte original ? Comment faire passer en français une poésie telle que la poésie vietnamienne où les effets de « cantilation » dépendent de la modulation de la voix ? Kim Lefèvre nous apportait sur cette langue vietnamienne des lumières qui, pour certains d'entre nous, ouvraient des horizons insoupçonnés, quasi métaphysiques. Pensez donc, une langue pour laquelle le temps n'est pas linéaire mais cyclique... Serge Chauvin, correcteur (et qui, traducteur lui-même, dit préférer le terme de « relecteur ») dut se défendre contre le reproche de « censure » qu'adressent parfois les traducteurs à cette profession. « Mes interventions, affirma-t-il, ne vont pas forcément dans le sens de la normalisation, ou de la standardisation. » Rémy Lambrechts fit rire la salle en épinglant des manques arbitraires de la langue française : pourquoi ne peut-on pas dire « il extraya » ? Pourquoi peut-on dire « tardif » et pas « têtif », « en retard » et pas « en retôt » ? Quelqu'un alla jusqu'à dire : « en français, même l'argot est académique ».

Venons-en aux ateliers. Cette même langue française qui, au cours de la table ronde, était apparue comme une vieille dame un peu guindée, fut soumise, dans l'atelier d'écriture de Jean Guiloineau, à toutes sortes d'exercices acrobatiques, et se montra fort alerte ma foi. Un atelier dirigé par Irina Mavrodin était consacré à la traduction d'une page d'Emile Cioran, écrivain roumain, un autre, dirigé par Philippe Di Meo, aux problèmes de traduction qu'il a rencontrés en traduisant *Bruits ou voix*, de Giorgio Manganelli, texte qui, en italien, privilégie « le vacarme, le bordel, le fracas,

le brouhaha, le chahut et le tintamarre ». Toujours dans le rendu des voix, Isabelle Famchon s'attaquait à un texte de théâtre, *Bailegangaire*, de Thomas Murphy. Florence Dupont, qui a traduit pour la scène aujourd'hui, avec un beau talent, le grand tragique latin Sénèque, défendit magistralement chacun de ses choix en face d'un Jean-Michel Déprats amical et tenace. Michel Volkovitch fit travailler les participants sur trente lignes du poète grec Nikos Karouzos. Il avait fourni un mot-à-mot sans imposer sa propre traduction (en cours). Françoise Wuilmart consacra son atelier à la traduction des jeux de mots philosophiques et d'érudition dans l'œuvre du romancier-essayiste autrichien Jean Améry. Grâce au roman *Macunaima*, de Mario de Andrade, Jacques Thiériot nous fit réfléchir aux problèmes que pose au traducteur la langue brésilienne lorsqu'elle imite par dérision, sous forme parodique, la langue « mère », le portugais.

Terminons par la distribution des prix. Beaucoup d'heureux élus cette année, ce dont il faut se réjouir. Prix Halpérine-Kaminsky : Batia Baum, qui recevait le prix « Découverte », parla avec émotion de cette langue « interdite de parole », le yiddish qui, pour elle, est une « reconquête ». Claude Porcell, présenté par François Coupry, président de la SGDL, recevait le prix « Consécration » pour l'ensemble de son œuvre de traduction de l'allemand. Prix Nelly-Sachs : c'est Jean-Luc Masson qui présenta la démarche exemplaire de Michel Volkovitch, prenant en main l'édition artisanale des poètes grecs qu'il traduit par admiration. Dans ses paroles de remerciements, Michel expliqua pourquoi il traduisait : « Mon regard glisse à la surface du poème tant qu'il n'est pas lesté par le désir de traduire ». Et il compara sa démarche à la quête amoureuse : « J'entrevois la poésie, elle me sourit, elle disparaît de nouveau... Bref, conclut-il, le traducteur de poésie se sent bien souvent comme un séducteur sans conquêtes. » Sans conquêtes, Michel Volkovitch ? Allons donc. La poésie n'est pas si farouche. Isabel Meyrelles reçut le prix Gulbenkian, nouvellement créé, pour sa traduction du *Fertile désespoir*, du poète portugais Jose Regio. Elle est poète elle-même (*Em voz baixa, Palavras nocturnas, O Rosto deserto*), et sculpteur. Elle a publié chez Gallimard une *Anthologie de la poésie portugaise* qui fait autorité. François Maspéro reçut le prix Amédée Pichot, innovation que nous devons à la ville d'Arles, pour ses traductions de *Attente sur la mer* de Francesco Biamonti et de *À Contrevie*, de Augusto Roa Bastos. Diane de Margerie fit l'éloge d'un homme pour qui le terme de « résistance » a été, toute sa vie, un principe directeur.

En prélude à la remise des prix ATLAS junior, dans une mise en espace de Laure Ballester et Teresa Thiériot, nous avons assisté à une lecture à

plusieurs voix et en plusieurs langues de poèmes d'Yves Bonnefoy extraits de *Ce qui fut sans lumière*. Ce fut l'occasion de voir affluer au rez-de-chaussée du Méjan la jeunesse d'Arles venue applaudir leurs (accord logique sinon grammatical) camarades. Sans être animés par le prosélytisme des missionnaires, nous pouvons espérer qu'un jour peut-être, parmi eux, certains deviendront nos émules.